

## POÈME

### CAPRÉE

Sur le plus haut sommet des derniers promontoires,  
Las d'effrois, de dégoûts, de fureurs, de victoires,  
Vantour impérial qui cherche au loin son nid,  
Tibère a voulu vivre où le rocher finit.  
En haut, s'ouvre le ciel. En bas, s'élargit l'onde.  
Vieux, las, désabusé, dominateur du monde,  
Étant partout lui, pouvant tout mépriser,  
Le grand aigle repu veut enfin se poser.  
La débauche et la mort se mêlant dans son air,  
Il veut pour ses plaisirs le risque du tonnerre.  
Il s'ennuie. Il s'étire. Il baille avec lenteur.  
La mer, plate, s'étale autour de la hauteur  
Avec des abandonnés et des langueurs de femme,  
Comme un adulateur orgueilleux d'être infâme.  
Le ciel se teint de pourpre en l'honneur du César.  
L'Empire est sans révolte et le sort sans hasard.  
La vague sous sa barque est servilement sûre.  
Fournissant à la fois sa table et sa luxure,  
La rive avec ses monts, ses cités, son volcan,  
Semble son diadème et semble son carcan.  
Il ne croit plus aux dieux, étant un dieu lui-même.  
Le soir, ayant mangé, pesant, chauve, trop blême,  
Parmi les Chaldéens humblement bégyant,  
Il regarde la nuit monter à l'Orient,  
Annonçant tour à tour la joie et les désastres,  
Les devins, inquiets, montrent du doigt les astres,  
Et le vieux mépriseur regarde avec respect,  
Car les astres, jamais, n'ont changé leur aspect,  
Même si, pour César, des prêtres les consultent.  
Le vent, ce grand broyeur, qui mêle à ses tumultes  
Tant de rires stridents qu'on n'a jamais compris,  
Est le seul conseiller qu'accepte son mépris.  
Sa galère a pour lac les quatre mers romaines,  
Las des treppeaux humains que les Scythes lui mènent,  
Sans même commander se faisant obéir,  
Sourd, trop vieux pour aimer, trop blasé pour haïr,  
Expérimentateur épris d'ignominies,  
Il mêle à ses amours l'odeur des Gémonies.  
Il va, le souffle bref, de plus en plus voûté,  
Et ce lui qu'en tremblant on nomme Éternité

Regarde avec effroi se fermer ses ulcères.  
Emplâtres, réulsifs, fiel et vin qui macèrent,  
Il connaît, grâce aux vers, l'avant-goût des tombeaux.  
Les proscrits, humains l'air, observent les corbeaux,  
Et croient flaire déjà l'odeur de son cadavre.  
Il fait peur. Il a peur. La fahuse est son havre.  
Il a pour l'amuser des oiseaux carnassiers,  
Il a fait d'Italie expulser les sorciers  
Affa d'être le seul à savoir le mystère.  
Au soir, sur la terrasse, au palais solitaire,  
Il remâche, écouré, le goût de son passé,  
Et, quand il se sent triste, il fait parfois l'essai  
De jeter en riant un homme aux précipices.  
Ses longues barques d'or lui portent ses épices,  
Ses vins, d'autres parfums, quelque nouveau serpent,  
Car on ne plaît aux rois que si l'on est rampant.  
On voit, par les sentiers, dans la nuit commençaute,  
Monter vers ses faveurs la chair adolescente.  
Tout pourrait sous ses yeux avant qu'il l'ait touché.  
La pudeur n'est pour lui qu'un vice mieux caché.  
La beauté n'est pour lui qu'un squelette hypocrite.  
Tandis qu'en ricanant il relit Théocrite,  
Trompant dans du vin chaud ses pieds ankylosés,  
Le hoquet lui remonte au milieu des baisers,  
Ses mets sont, devant lui, goûtés par un esclave.  
Malgré les durs guerriers de sa garde batave,  
Il a peur du barbier, du giton, du harpeur,  
Ou s'étonne, calqué, honteux d'en avoir peur,  
Qu'ils aient, ainsi que lui, le luxe d'être lâche  
Vieux travailleur usé qui répugne à sa tâche,  
Il doit pour respirer s'évader des vivants,  
Comme un grand vaisseau noir qui résiste à tous vents,  
L'île a le haut palais pour guérier de missine,  
Les vapeurs, sur la mer, de Paestum à Misène,  
Fument comme un encens qu'on n'offrirait qu'à lui.  
A l'heure du couchant où Vesper qui reluit  
Semble sur l'horizon un feu de sentinelle,  
Le roc noircit la nuit de son ombre éternelle,  
Vieilli, couvert de pourpre et prêt pour le lincol,  
Sentant qu'il devient dieu, Tibère est déjà seul.

MARIE YOUNG.

## POÈME

---

### CAPRÉE

Sur le plus haut sommet des derniers promontoires,  
Las d'effrois, de dégoûts, de fureurs, de victoires,  
Vautour impérial qui cherche au loin son nid,  
Tibère a voulu vivre où le rocher finit.  
En haut, s'ouvre le ciel. En bas, s'élargit l'onde.  
Vieux, las, désabusé, dominateur du monde,  
Etant partout haï, pouvant tout mépriser,  
Le grand aigle repu veut enfin se poser.  
La débauche et la mort se mêlant dans son aire,  
Il veut pour ses plaisirs le risque du tonnerre.  
Il s'ennuie. Il s'étire. Il baille avec lenteur.  
La mer, plate, s'étale autour de la hauteur  
Avec des abandons et des langueurs de femme.  
Comme un adulateur orgueilleux d'être infâme,  
Le ciel se teint de pourpre en l'honneur du Caesar.  
L'Empire est sans révolte et le sort sans hasard.  
La vague sous sa barque est servilement sûre.  
Fournissant à la fois sa table et sa luxure.  
La rive avec ses monts, ses cités, son volcan,  
Semble son diadème et semble son carcan.  
Il ne croit plus aux dieux, étant un dieu lui-même.  
Le soir, ayant mangé, pesant, chauve, trop blême,  
Parmi les Chaldéens humblement bégayant,  
Il regarde la nuit monter à l'Orient.  
Annonçant tour à tour la joie et les désastres,  
Les devins, inquiets, montrent du doigt les astres,  
Et le vieux mépriseur regarde avec respect,  
Car les astres, jamais, n'ont changé leur aspect,  
Même si, pour Caesar, des prêtres les consultent.  
Le vent, ce grand broyeur, qui mêle à ses tumultes  
Tout de rires stridents qu'on n'a jamais compris  
Est le seul conseiller qu'accepte son mépris.  
Sa galère a pour lac les quatre mers romaines,  
Las des troupeaux humains que les Séjans lui mènent,  
Sans même commander se faisant obéir,  
Sourd, trop vieux pour aimer, trop blasé pour haï,  
Expérimentateur épris d'ignominies,  
Il mêle à ses amours l'odeur des Génonnes  
Il va, le souffle bref, de plus en plus voûté,  
Et celui qu'en tombant on nomme Eternité

Regarde avec effroi se fermer ses ulcères.  
Emplâtres, révulsifs, fiel et vin qui macèrent,  
Il connaît, grâce aux vers, l'avant-goût des tombeaux.  
Les proscrits, humant l'air, observent les corbeaux,  
Et croient flairer déjà l'odeur de son cadavre.  
Il fait peur. Il a peur. La falaise est son havre.  
Il a pour l'amuser des oiseaux carnassiers.  
Il a fait d'Italie expulser les sorciers  
Afin d'être le seul à savoir le mystère.  
Au soir, sur la terrasse, au palais solitaire,  
Il remâche, écoeuré, le goût de son passé,  
Et, quand il se sent triste, il fait parfois l'essai  
De jeter en riant un homme aux précipices.  
Ses longues barques d'or lui portent ses épices,  
Ses vins, d'autres parfums, quelque nouveau serpent,  
Car on ne plaît aux rois que si l'on est rampant.  
On voit, par les sentiers, dans la nuit commençante,  
Monter vers ses fureurs la chair adolescente.  
Tout pourrit sous ses yeux avant qu'il l'ait touché.  
La pudeur n'est pour lui qu'un vice mieux caché.  
La beauté n'est pour lui qu'un squelette hypocrite.  
Tandis qu'en ricanant il relit Théocrite,  
Trempan dans du vin chaud ses pieds ankylosés,  
Le hoquet lui remonte au milieu des baisers.  
Ses mets sont, devant lui, goûtés par un esclave.  
Malgré les durs guerriers de sa garde batave,  
Il a peur du barbier, du giton, du harpeur,  
On s'étonne, calmé, honteux d'en avoir peur,  
Qu'ils aient, ainsi que lui, le luxe d'être lâche  
Vieux travailleur usé qui répugne à sa tâche,  
Il doit pour respirer s'évader des vivants.  
Comme un grand vaisseau noir qui résiste à tous vents,  
L'île a le haut palais pour guetteur de misaine.  
Les vapeurs, sur la mer, de Paestum à Misène,  
Fument comme un encens qu'on n'offrirait qu'à lui.  
A l'heure du couchant où Vesper qui reluit  
Semble sur l'horizon un feu de sentinelle,  
Le roc noircit la nuit de son ombre éternelle.  
Vielli, couvert de pourpre et prêt pour le linceul,  
Sentant qu'il devient dieu, Tibère est déjà seul.

MARG YOURCENAR.

Sur le plus haut sommet des derniers promontoires,  
Las d'effrois, de dégoûts, de fureurs, de victoires,  
Vautour impérial qui cherche au loin son nid,  
Tibère a voulu vivre où le rocher finit.  
En haut, s'ouvre le ciel. En bas, s'élargit l'onde,  
Vieux, las, désabusé, dominateur du monde,  
Etant partout haï, pouvant tout mépriser,  
Le grand aigle repu veut enfin se poser.  
La débauche et la mort se mêlant dans son aire,  
Il veut pour ses plaisirs le risque du tonnerre.  
Il s'ennuie. Il s'étire. Il baille avec lenteur.  
La mer, plate, s'étale autour de la hauteur  
Avec des abandons et des langueurs de femme.  
Comme un adulateur orgueilleux d'être infâme,  
Le ciel se teint de pourpre en l'honneur du Caesar.  
L'Empire est sans révolte et le sort sans hasard.  
La vague sous sa barque est servilement sûre.  
Fournissant à la fois sa table et sa luxure.  
La rive avec ses monts, ses cités, son volcan,  
Semble son diadème et semble son carcan.  
Il ne croit plus aux dieux, étant un dieu lui-même.  
Le soir, ayant mangé, pesant, chauve, trop blême,  
Parmi les Chaldéens humblement bégayant,  
Il regarde la nuit monter à l'Orient.  
Annonçant tour à tour la joie et les désastres,  
Les devins, inquiets, montrent du doigt les astres,  
Et le vieux mépriseur regarde avec respect,  
Car les astres, jamais, n'ont changé leur aspect,  
Même si, pour Caesar, des prêtres les consultent.  
Le vent, ce grand broyeur, qui mêle à ses tumultes  
Tant de rires stridents qu'on n'a jamais compris  
Est le seul conseiller qu'accepte son mépris.  
Sa galère a pour lac les quatre mers romaines.  
Las des troupeaux humains que les Séjans lui mènent,  
Sans même commander se faisant obéir,  
Sourd, trop vieux pour aimer, trop blasé pour haïr,  
Expérimentateur épris d'ignominies,  
Il mêle à ses amours l'odeur des Gémonies,  
Il va, le souffle bref, de plus en plus voûté,  
Et celui qu'en tremblant on nomme Eternité.

Regarde avec effroi se fermer ses ulcères,  
Emplâtres, révulsifs, fiel et vin qui macèrent,  
Il connaît, grâce aux vers, l'avant-goût des tombeaux,  
Et croient flairer déjà l'odeur de son cadavre.  
Il fait peur. Il a peur. La falaise est son havre.  
Il a pour l'amuser des oiseaux carnassiers.  
Il a fait d'Italie expulser les sorciers  
Afin d'être le seul à savoir le mystère.  
Au soir, sur la terrasse, au palais solitaire,  
Il remâche, écœuré, le goût de son passé,  
Et, quand il se sent triste, il fait parfois l'essai  
De jeter en riant un homme aux précipices.  
Ses longues barques d'or lui portent ses épices,  
Ses vins, d'autres parfums, quelque nouveau serpent,  
Car on ne plaît aux rois que si l'on est rampant.  
On voit, par les sentiers, dans la nuit commençante,  
Monter vers ses fureurs la chair adolescente.  
Tout pourrit sous ses yeux avant qu'il l'ait touché.  
La pudeur n'est pour lui qu'un vice mieux caché.  
La beauté n'est pour lui qu'un squelette hypocrite.  
Tandis qu'en ricanant il relit Théocrite,  
Tremplant dans du vin chaud ses pieds ankylosés,  
Le hoquet lui remonte au milieu des baisers.  
Ses mets sont, devant lui, goûtés par un esclave.  
Malgré les durs guerriers de sa garde batave,  
Il a peur du barbier, du giton, du harpeur,  
Ou s'étonne, calmé, honteux d'en avoir peur,  
Qu'ils aient, ainsi que lui, le luxe d'être lâche  
Vieux travailleur usé qui répugne à sa tâche,  
Il doit pour respirer s'évader des vivants.  
Comme un grand vaisseau noir qui résiste à tous les vents,  
L'île a le haut palais pour guetteur de misaine (*ponctuation effacée*)  
Les vapeurs, sur la mer, de Paestum à Misène,  
Fument comme un encens qu'on n'offrirait qu'à lui.  
A l'heure du couchant où Vesper qui reluit  
Semble sur l'horizon un feu de sentinelle,  
Le roc noircit la nuit de son ombre éternelle.  
Vieilli, couvert de pourpre et prêt pour le linceul,  
Sentant qu'il devient dieu, Tibère est déjà seul.

Marg Yourcenar.